

artpress

Critique

Philippe Sollers, *Un vrai roman*

Editions Plon, 2007.

Par Jacques Henric

Art press n° 340, Décembre 2007.

« *Voilà ma vie, ma vie comme mes romans, mes romans comme ma vie* », écrit Sollers, dans *Un vrai roman*. Un livre qui, en effet, plus que de simples « mémoires », comme le sous-titre l'annonce (gare à ne pas faire tombeau), plus qu'un journal (avec sa pesanteur narcissique), plus qu'une autobiographie (avec ses entêtements et ses prurits obsessionnels) – plus, je veux dire mieux – est un roman, *un vrai roman*, un roman vrai parce qu'il est le roman d'une vraie vie. Mais qu'est-ce qu'une vraie vie ? Eh bien, c'est ce que Sollers nous donne à lire de sa vie, à lire dans ses romans, mais aussi de façon biaisée dans ses essais, et enfin dans ce nouveau livre qui éclaire ses ouvrages

précédents, en prolonge le sens, en confirme la vérité. Une vie qu'il donne en exemple ? Sûrement pas. Ni philosophe, ni moraliste, Sollers. Héros, encore moins, sauf à donner à ce mot le sens qu'il réserve au Ulysse de l'*Odyssée*, à savoir qualité héroïque de celui qui refuse « *toute servitude volontaire* » et gagne sa guerre en conquérant une autonomie absolue. Rien à voir donc avec une « sculpture de soi » qu'on hisse sur un piédestal et qu'on passe son temps à briquer pour la faire reluire et la proposer à l'admiration des foules, ou un joujou qu'on prend un masochiste plaisir à casser à coups de marteau rageurs. C'est dire que les 350 pages d'*Un vrai roman* ne sont classables dans aucun genre littéraire connu. Comment le seraient-elles, d'ailleurs, quand elles sont le récit d'une vie qui, comme toute vie vraie, toute vie vraiment vécue, est absolument singulière ? Et s'agissant de cette vie-là, du roman vrai de cette vie-là, peu de chances que vous y trouviez quelque ressemblance avec les romans faux des vies falsifiées des milliers de morts-vivants dont les productions marchandes envahissent les étals des libraires et les colonnes de journaux. Il y a un mot que Sollers tient à distance, celui de « *fraternité* », comme celui d'« *égalité* ». En revanche, celui de « *solidarité* » lui convient. « *Tous les réfractaires spontanés sont solidaires. Ils ont vu la douleur, l'absurde, le néant, la mort, et ils n'oublient rien, ni les précipices ni les fêtes. On les croit rangés, ils restent étrangers* ».

Beau passage qui donne à entendre ce que peut être une vie vraie. À retenir les deux termes : « *réfractaire* », « *étranger* ». Et que ceux qui, ayant lu de travers, ou jamais lu les livres de Sollers, ont de lui l'image stéréotypée d'un jouisseur libertin, pèsent ces mots : « *douleur* », « *absurde* », « *néant* », « *mort* », « *fêtes* » bien sûr, mais aussi « *précipice* ». C'est qu'il a eu ses saisons en enfer, au cours desquelles il a beaucoup appris, l'auteur de *Paradis*. S'est-on avisé que les « *réfractaires* » dont il se sent solidaires ne sont pas que Vivant Denon, Voltaire, Casanova, La Fontaine, Mme de Sévigné, Watteau, Fragonard..., mais aussi Hölderlin, Pascal, Bossuet, Kafka, Joyce, Artaud, Bataille, Faulkner...

Un vrai roman est d'autant moins classable que son projet et son esprit imposent une forme inhabituelle : au récit biographique, l'essentiel du livre, répondent des développements critiques sur Shakespeare, Dante, Saint-Simon, Nietzsche, Baudelaire, Rimbaud, Céline, Debord. Des digressions, des échappatoires ? Au contraire, cette convocation des grandes individualités « *réfractaires* », ces « *personnages---uvres* », comme il les nomme, le rappel de leur « *guerre secrète* », ont pour but d'éclairer celle que très tôt, le jeune Philippe Joyaux, bientôt sous son nom d'écrivain, Philippe Sollers, va mener au fil de sa vraie vie. Un combat pour quel objectif, pour quelle victoire ? Ceux d'une oeuvre, cette oeuvre, la sienne, sur laquelle il revient, qu'il commente, l'éclairant des moments-clés de sa biographie, De son premier roman, *Une curieuse*

solitude, jusqu'à *Une vie divine* paru l'an dernier, on suit les mille péripéties de ce qu'on peut appeler ses guerres de libération.

La fiction sauve

« *La réalité tue, la fiction sauve. C'est par la fiction qu'on trouve le réel et la vérité.* » D'où la confiance inentamée de Sollers dans le roman. De quoi a été faite cette réalité que la fiction a sauvée et continue de sauver ? L'invasion nazie, les escarmouches intra-familiales (avec les soeurs – avant-goût de la guerre des sexes, après celle de la guerre des classes : « *Joyaux au poteau !* »), la maladie, la découverte précoce que « *la clé des situations se trouve dans le sexe et les livres* », les désertions (adieu ! Jésuites, armée, « *familles recomposées* » du milieu littéraire), la fréquentation des bordels, les saouleries, les drogues et les marches pour rien comme expériences de la dépense et comme préparations à la connaissance du négatif (« *Qui n'a pas vécu à fond dans le négatif n'a pas droit à la moindre affirmation ultérieure* »), la guerre d'Algérie, les hôpitaux militaires, l'aventure de *Tel quel* puis de *l'Infini*, Mai 68, le maoïsme, le poids de plomb des années 1970, plomb à transformer en or, et ce sera l'écriture de *Paradis*, les rencontres et les amitiés, Mauriac, Aragon, Breton, Bataille, Ponge, Foucault, Althusser, Derrida, Barthes, Lacan..., les ruptures avec certains, les voyages, Espagne, Italie, Chine, États-Unis... Et j'allais oublier l'essentiel pour qui a voulu mener à bien la (sa) Révolution (entendez par ce noble mot galvaudé un

ensemble détonant comprenant : « *le transcendantal, la mystique, la poésie, la pensée, l'amour, l'érotisme, l'ironie* ») : l'appui, la complicité des femmes, de certaines femmes, principalement de deux femmes dont Sollers esquisse un émouvant portrait : « *La fée* », Dominique Rolin (rencontrée quand Sollers a 22 ans, Dominique Rolin en a alors 45) ; Julia Kristeva, cette jeune et belle Bulgare arrivée à Paris en 1966, que Sollers épousera en 1967. « *Dominique, Julia, l'art de vivre* ».

S'il fallait un critère, un seul, pour juger de la liberté qu'un homme, un écrivain, s'est donnée dans sa vie, avec le souci de ne causer aucun dommage à autrui, la nature des liens avec ces deux femmes aimées y suffirait amplement. De cet « *enfer des femmes* » dont parle Rimbaud, que tout écrivain vrai se devrait d'avoir « vu » et connu, ce sont paradoxalement des femmes qui apportent leur précieux concours pour vous en libérer. *Femmes, la Fête à Venise, le Lys d'or, Passion fixe, une Vie divine...* sont les romans qui racontent cette Odyssée-là. Celle qui mène à la « *vivace pérennité* » dont parle Nietzsche et qui permet à Sollers de retourner ainsi la formule de Debord (« *Nous tournons en rond dans la nuit et sommes consumés par le feu* ») : « *Nous planons en plein jour, et, comme le phénix, nous sommes vivifiés par le feu* ». Comment se réveiller du « cauchemar de l'Histoire » et sortir de la nuit ? Lisez Sollers, mais il nous prévient : « *Se réveiller est chaque fois un miracle* ».

Crédit : Art press <http://www.artpress.com>

